

Le Libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an.	6 fr.
Six mois.	3 fr.
Trois mois.	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION
PARIS — 15, RUE D'ORSEL, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal
à l'Administrateur

ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER

Un an.	8 fr.
Six mois.	4 fr.
Trois mois.	2 fr.

Sur la route de Douéra

Que l'image est puissante !

J'avais pourtant lu et entendu bien des récits de Biribi. Je connaissais par le détail tout ce qui s'y pratique de monstrueux. Et cependant, j'arrivais à oublier les Bagnes africains. Et si je cessais d'en parler, je ne revois plus dans ma mémoire que des lettres sur du papier, des titres d'articles sur un journal. Et il ne me restait dans la tête que le son de voix de quelques orateurs.

Mais, aujourd'hui, j'ai vu, ce qui s'appelle vu, et l'image que j'ai eue devant les yeux me bouleverse encore profondément.

Et quand je baisse les paupières, je vois ces pauvres petits gars, maigres, creusés, déjetés, larves d'hommes dans des haillons gris, sous le kipi marron et la grande biscotte cabossée.

Je les revois, les pauvres mioches entre ces grands chaouchs blancs et or, et les tirailleurs rouges et noirs ; visages luisants au regard cynique.

Quel crime ! quelle horreur pour une civilisation qui s'intitule République que d'attenter ainsi à la santé d'êtres humains, de maintenir entre la vie et la mort de malheureux enfants déjà victimes de l'ordre social !

Ah ! cachez-les bien, vos Bagnes ! Empêchez qu'on photographie ; saisissez, comme vous me l'avez fait, dessins et croquis !

Il vous faudra élever des murs autour des villages où crouissent ces malheureux. Faites une gigantesque prison de toute l'Algérie !

Cachez-les bien, votre crime, car dans tous les villages de France, quand on saura ce que vous faites de nos enfants, une telle colère monter dans les cœurs qu'on la foutira à bas votre République ! La République de Biribi !...

Et c'est dans ce but, camarades, qu'il convient de nous entendre tous.

Qu'il n'y ait pas une voix discordante quand on ira crier partout : « Il faut détruire Biribi ! »

Qu'il n'y ait pas de fides bonnes volontés qui ne marchent qu'à moitié, dans la campagne contre Biribi !

Reprenant la suite de ce que nous lisions dans un précédent article sur la propagande, bornons-nous, pour aujourd'hui, à cette partie de la propagande révolutionnaire qui semble opportune et urgente : L'entente contre Biribi.

Quand il s'agira, par la suite, de propagande antipolicière, d'action directe et d'action illégale, notre cohésion n'en sera que plus utile.

Quand nous parlerons de la campagne d'éducation projetée, nous aurons déjà recruté un public et nos paroles pénétreront la masse, que seules les grandes questions d'actualité peuvent atteindre aujourd'hui.

Socialistes, vous avez écrit sur votre programme : « Suppression des bagnes africains ». Si vous êtes d'accord avec vous-mêmes, vous devez, par vos groupes et votre journal (le seul quotidien des révolutionnaires), donner à la campagne un large et constant appui.

Il ne s'agit pas d'antiparlementarisme, puisque nous sommes divisés sur cette question de tactique ! Nous n'irons pas dire aux 76 députés socialistes qu'ils sont en nombre suffisant pour entreprendre chacun un département pendant leurs vacances, et répandre la propagande contre Biribi méthodiquement, commune par commune ! Nous ne parlerons pas, ni en bien, ni en mal, de l'action parlementaire, puisque Sembat et Colly nous déclaraient l'autre

jour qu'elle ne peut rien, sans un mouvement puissant d'opinion publique.

Mais nous déclarons que l'Humanité peut aider ce mouvement d'opinion en abritant dans un fragment de colonne la marche quotidienne de la campagne qu'il faut mener.

Car elle ne fait que commencer, cette campagne, et contrairement à ceux qui croient qu'elle se solutionnera dans les six mois, je pense qu'il faudra plusieurs années de labeur acharné pour obtenir un résultat important.

Anarchistes, libertaires, il ne faut plus rester à musarder et à discuter !

Une besogne de documentation et de précision s'impose. Il faudra répéter, resasser la conférence des dizaines de fois dans les moindres bourgades et sans se laisser entraîner à des discussions métaphysiques arriver à déclarer dans l'auditoire une conviction nette et précise. « Il faut détruire Biribi ! »

Individualistes, vous ne pouvez vous désintéresser de la campagne et encore moins l'entraver. Car vous savez que ça n'est pas seulement pour les Bat d'Ar et les corps disciplinaires que nous combattons ; nous allons à fond contre les pénitenciers et les travaux publics !

Peu importe pour nous que le condamné soit politique, militaire ou de droit commun. C'est, à trois degrés différents, la même victime de l'ordre social : qu'il ait eu le courage d'élever la voix dans la vie civile, qu'il ait redressé la tête sous la livrée militaire ou qu'il se soit insurgé en fait contre la Loi.

Il y a peut-être, comme nous le disent les bourgeois, des dégénérés, des brutes dans les Bagnes ; mais, dans la République de pourriture où nous nous débattons, quel est celui qui oserait s'ériger en juge ? Quel est celui qui pourrait faire la démarcation entre ceux qui sont un danger pour l'humanité et ceux qui ont été victimes de la société bourgeoise ? Délivrons-les tous, sans compter ! La campagne de Biribi n'est que le début de ce qui se fera par la suite contre les bagnes cellulaires et les maisons de détention de la métropole.

Il n'est pas besoin syndicalistes, de vous dire que c'est, pour vous, la besogne la plus pressante.

A une réunion donnée à Paris en 1908 aux jeunes conscrits, pour le départ de la classe (je me souviens qu'il y avait parmi les orateurs Delpech et Violette), une jeune recrue se leva et nous dit simplement ceci :

« Je suppose que j'aie écouté vos conseils : je refuse de tirer sur le champ de grève. On m'envoie en prévention de conseil de guerre. Que faites-vous pour moi ? Me fournissez-vous un avocat et les moyens de me défendre ? »

Silence des orateurs.

Il poursuivit :

« Je suis condamné. On m'envoie à Biribi. Que ferez-vous pour moi quand je serai là-bas ? »

Nous avons baissé le nez. Que lui répondre ? Qu'y a-t-il de prêt ? Rien.

Des à-coups. Des campagnes qui portent quand il y a un incident par trop révoltant et qui s'éteignent. Et pour un qu'on signale, tant de malheureux qui sont étouffés en silence par la Grande Muette ! Qu'a-t-on fait pour Limon et Lemaître, « envoyés à Biribi pour avoir déclaré dans une conversation privée, et en dehors de la caserne, qu'ils ne marcheraient pas contre des ouvriers en grève ? »

PLAN DE CAMPAGNE

Il faut que cela cesse et le premier acte de la campagne va être de tenir à jour le tableau des crimes des conseils de guerre, ainsi que des conseils de régiments qui sont suffisants pour envoyer aux compagnies de discipline.

Les jugements des conseils de guerre reçoivent une triple publication dont une au corps et une à la mairie. Il faut qu'un camarade, dans chaque ville où siège un conseil de guerre, communique le dernier méfait de cette institution barbare avec rapidité et précision.

Pour les conseils de régiments, il faut également qu'on ait connaissance d'abord des préventions graves, et ensuite des condamnations prononcées. Un quotidien tel que l'Humanité, qui s'est à maintes reprises prononcé contre les conseils de guerre, se doit quotidiennement d'informer le public ouvrier des crimes qui se préparent à la caserne. Cette propagande par la presse doit se doubler de la tentative d'arracher par tous les moyens aux mains des gendarmes les soldats condamnés alors qu'ils sont encore en France.

Sachez, pères et mères, qu'il est plus facile de faire évader vos enfants d'une ville de garnison que d'un bague d'Afrique ! Et que lorsqu'ils sont entre les sales pattes des Pandores, c'est comme si la Mort elle-même les emmenait par le cabriolet.

De la ville au port d'embarquement les pauvres gars cheminent entre deux « culs-bleus ». Ils traversent les cités, entrent dans les salles d'attente, dans les wagons. Il faudra bien qu'un jour les « cheminots » refusent de conduire le train qui emmène un des leurs ! Il faudra bien que les mères de ces enfants se jettent devant les roues des locomotives, comme l'ont fait les mères d'Italie pour leurs petits qu'on voulait emmener en Abyssinie ; comme l'ont fait les mères d'Espagne pour leurs enfants qu'on voulait faire tuer au Maroc.

Voilà ce qu'il faut faire tant que la chair à Biribi est encore en France, dans sa ville !

Il faut dès maintenant dresser l'état des victimes qui sont là-bas. Il n'y a pas de déshonneur à avouer que l'un de nos frères est entre les griffes des chaouchs. Il n'y a pas de honte, il n'y a que du chagrin. Ou plutôt il y a une honte, celle de l'avoir laissé emmener ! Combien sont-ils là-bas ? Trois mille ? ou cinq mille ? C'est terrible de penser que la classe ouvrière s'est laissée décimer sans réagir, qu'on a pu sabrer les plus beaux orgueils, mâter les plus belles énergies, faucher les fortes têtes ! Combien de Rousset pourrions-nous sauver de cet enfer ?

Et parallèlement il faut dresser la liste des bourreaux et de leurs crimes, puis rechercher leurs pays d'origine, leurs attaches et que la haine de leurs victimes les poursuive tant qu'ils n'auront pas expié leurs crimes. Ce n'est pas le livre d'or, c'est le livre de plomb que je réclame pour les chaouchs.

Partout où vous verrez le terrible insigne de la « justice », comme ils disent : partout où vous verrez sur le col d'un gradé l'épée et les deux clés croisées, en or sur fond noir et encadrées d'une broderie rouge, sachez que vous êtes en présence d'un chaouch et faites payer à ce bourreau l'opprobre de sa vie.

Et pour prévenir dès maintenant le malheureux gosse séduit par la prime d'engagement qui se vend à l'autorité militaire pour 3 ou 400 francs, il faut coller des papillons sur toutes les affiches de recrutement apposés aux portes des mairies et à l'intérieur des gares.

Affiches illustrées qui vantent les joies du régiment et dupent des enfants de 17 ans ! Ces papillons porteront un exposé des motifs qui font envoyer un homme à Biribi et un tableau des horreurs qu'on y subit.

Mais avant que le malheureux soldat condamné quitte la France, au moment où on l'embarque, il est quelque chose à tenter.

Les inscrits de la Méditerranée ont fait, assez souvent, preuve de solidarité. On rencontre chez eux assez de bonnes

volontés pour penser qu'ils aideront un jour notre campagne. Ils peuvent doucement, mais fermement refuser de conduire leurs frères prisonniers.

La cabine de garde qui est à l'avant, au milieu des cabines de l'équipage, doit être désaffectée.

Résistez, refusez d'être les bourreaux d'un des vôtres et nos maîtres seront obligés de songer à un autre mode de transport.

Le gouvernement fera appel à l'armée pour martyriser une partie de l'armée !

La propagande sera alors facile pour nous et ce sera là un motif de révolte qui crèvera les yeux.

Mais, sur le sol d'Afrique, le malheureux doit-il abandonner tout espoir, et ceux qui y sont déjà doivent-ils renoncer à la délivrance ? Non, c'est tout de suite que nous devons leur crier : « Nous irons à votre secours ».

Et c'est à vous tous, camarades, que je m'adresse. Si nous sommes conscients et courageux, nous devons préparer et aider une REVOLTE GÉNÉRALE DES BAGNES D'AFRIQUE !

Ah ! c'est que j'ai l'aveu d'un chaouch : la révolte est possible et les goliards tremblent toutes les nuits, sachant qu'il n'y a entre eux et la colère de leurs victimes qu'une baïonnette de tirailleur indigène.

De l'autre côté, j'ai le cri du cœur du compagnon que j'avais emmené (parti au régiment à 20 ans, il en revient à 35 ans, après 15 ans de Biribi) et qui me disait : « Ah, si on savait là-bas qu'en France on pense à nous ! Que nous ne sommes pas les parias, abandonnés de tous !... Et si on savait où aller, APRES ! »

« Pendant combien de nuits avons-nous préparé une révolte collective ! Nous connaissions à la cuisine les « couteaux » qui pouvaient nous servir et nous sentions en nous cette rage aveugle devant quoi rien ne résiste. Mais quoi ! on pense qu'on est seuls... que personne ne nous tendra la main... et que ce sera l'inutile randonnée dans l'Algérie... sans un bateau pour nous conduire. On se ferait arrêter un à un dans les ruelles de la Kasbah... ou fusiller en masse par les zouaves ! Ah ! si on savait trouver au pied d'un cep le paquet d'armes nécessaires ! Si on savait qu'un jour dit le télégraphe et le téléphone auront la maladie ! Si on savait là-bas que vous pensez à nous... que la classe ouvrière va nous ouvrir ses bras pour qu'on puisse recommencer à vivre ! »

Pauvre garçon qui, libéré depuis un mois, n'hésitait pas à retourner avec moi dans l'enfer où il avait été enfermé pendant 15 ans ! Et cela pour rendre service à un prisonnier inconnu.

Eh bien ! il faut que notre voix passe par-dessus les petits murs des pénitenciers, qu'elle salue les malheureux sur les routes où ils reviennent des travaux, le visage cuit, collé de boue, les épaules saillantes sous leurs guenilles ; il faut que notre voix dise : « Prenez courage, il y a en France un courant populaire qui va hâter votre délivrance. Toute la classe ouvrière, écorchée de la fange où s'écroulent ses maîtres, se dresse et, dans un grand élan, part pour venir à votre secours. »

Et sur la route de Douera, entre les grands eucalyptus dont l'ombre est claire, entre les mimosaes fleuris encore de cerises d'or, les palmiers et les cactus poussiéreux, j'ai imaginé (en rêve) que sans tenir compte d'une décision de congrès (2) la C.G.T. allait transporter les assises de son congrès à Alger, réservant Toulouse pour 1912.

Marseille-Alger, c'est 14 francs et 24 heures. On va d'Alger à Douera par voiture pour 20 sous !

L'impression eût été si forte parmi les délégués ouvriers, le relâchement de la seule propagande antimilitariste eût été si grand et si profond dans les bagnes d'Afrique, que le bénéfice de cet acte eût été incalculable. Il aurait posé en principe que tous ceux qui sont enfermés là-bas sont des nôtres ; que notre premier acte de courage sera de les délivrer ; que la Confédération n'est

point, comme on l'a dit, le Parlement d'une aristocratie du travail, mais vraiment l'émanation de la colère du peuple et le cri de haine des pauvres en marche contre les riches.

Grandjourn.

Dates mémorables

« Barcelone ! Dravril ! La semaine dernière était l'anniversaire des massacres monarchistes des révolutionnaires catalans dans les fossés de Montjuich ; c'était aussi le deuxième anniversaire du très républicain massacre des ouvriers parisiens au « champ d'honneur » de Draveil-Villeneuve-Saint-Georges.

Ces noms et ces dates resteront marqués en lettres de feu au front du Capitalisme, de ce côté des Pyrénées comme de l'autre.

Entre toutes mémorables doit être, pour les Espagnols, la date du 26 juillet.

Quand on songe à ce qu'a de déprimant le labeur des ouvriers, quelle admiration n'éprouve-t-on pas à les voir se dresser, d'un unanime élan, devant la formidable force armée dont dispose un gouvernement et crier à celui-ci : Tu n'iras pas plus loin !

Leur liberté, leur pain et le pain de leurs familles ; leur vie même et celle de leurs familles, vont être à terrible épreuve : n'importe ! ils vont !

A Barcelone, le magnifique mouvement qui les emporta ainsi contre la guerre marocaine, fut si impétueux, qu'il fit trembler du haut en bas le grand édifice bourgeois sous lequel s'abritaient les injustices sociales !

Où, la semaine est mémorable pour tous les prolétaires de chaque pays. Il ne faudrait pas beaucoup de dates comme celles-là pour atteindre celle où sera enfin jetée à bas l'organisation bourgeoise dans un pays donné. Et ce jour-là, la libération des prolétaires des pays voisins serait bien proche !

L'Agitateur, de Bologne (Italie), vient de publier un numéro spécial consacré à Bresci, l'exécuteur du roi Humbert, à l'occasion de l'anniversaire de cette exécution.

Nos camarades rappellent dans ce numéro le formidable retentissement qu'eut cet acte en Italie, il y a six ans ! Les esprits en furent à ce point perturbés que le sentiment d'un sacrilège sembla planer sur tout le pays. Le roi n'apparaissait plus comme le premier des fonctionnaires qu'est en réalité un roi constitutionnel, mais comme l'Élu de Dieu, selon la conception primitive.

Il était à croire, écrivit depuis Labriola (Histoire de dix ans) que la révolution qui avait transformé le sujet en citoyen n'avait même pas été comprise des Italiens, et que, serfs libérés par hasard, ils tenaient à reconnaître leur condition servile en se prosternant ignominieusement au pied du trône.

Mais laissons parler Labriola : « Le Courrier du Commerce, de Livourne, en vint à réclamer pour Bresci, non seulement le rétablissement de la peine de mort, mais encore qu'il fut torturé avant d'être exécuté. P. Crispi écrit, dans la Tribune du 10 août : « Aujourd'hui, l'Italie n'est pas menacée par des ennemis extérieurs, mais par des ennemis de l'intérieur, qu'il faut faire disparaître. » Ainsi Moulay-Hafid parlait de ses adversaires. L'homme politique italien ne se montrait pas moins cannibale que l'empereur marocain.

« La panique se déclina dans les rangs des partis avancés. L'Avanti (socialiste) du 2 août jugeait ainsi le régime : « Bresci, ce fou criminel, a cru, en tuant le roi, supprimer l'institution monarchique. Le motif qui l'a poussé est d'un dément, l'acte est odieux. » « Ce fut alors une course folle à l'humiliation. Les journaux socialistes furent encadrés de noir, et noir se prénommait contre tout soupçon, ils se mirent à dénoncer honteusement les anar-

chistes comme solidaires et quasi tous complices de Breset — qui avait agi seul. Et le plus triste fut que les journaux monarchistes déversèrent à flot leur mépris sur les socialistes, répétant leurs gémissements comme conspués par la peur et allant jusqu'à les exciter à se montrer au moins des hommes.

« Parlant du nom du groupe socialiste à la Chambre, Turati concluait son discours sur les obsèques du roi Humbert par ces paroles : « Nous nous associons à votre deuil. » De la droite, des cris indignés l'interrompirent : « Crocodiles ! Crocodiles ! »

Vingt-quatre heures après le régicide, les députés républicains publièrent un manifeste de protestation. Pourtant, Mazzini avait préconisé le régicide ; Orsini et Oberdan, autres républicains, l'avaient même tenté !

Encore une date dont on doit, à divers titres, se souvenir !

Comité de Défense Sociale

Le Comité de D.S., dans sa séance du 27 juillet, a décidé de continuer, avec l'appui des organisations ouvrières, l'agitation en faveur du retour du corps d'Aernout, et la libération immédiate, par tous les moyens, du vaillant Rousset, condamné à 5 ans, pour avoir dévoilé le crime de Djezan-ed-Dar.

Les organisations ouvrières ont répondu à l'appel du Comité en adressant au trésorier les fonds destinés à couvrir les frais de cette campagne, dont le but est la suppression de Biribi.

Le Comité demande à tous les militants, à toutes les corporations de métiers, de bien vouloir le soutenir dans cette lutte intéressant particulièrement la classe des travailleurs.

De même, les Comités de D.S. de province voudront bien tenir le Comité de Paris au courant de l'agitation faite dans leur région en adressant au plus tôt au camarade E. Tissier, secrétaire du Comité, 24, rue Paul-Albert, un rapport détaillé qui sera inséré au prochain Bulletin.

Une affiche : PLAINTES EN ASSASSINAT et FAUX TMOIGNAGE, signée des parents d'Aernout et de Rousset, a été placardée sur les murs de Paris.

Une image d'Epinal, rappelant les faits de l'assassinat et illustrée par des dessinateurs connus, sera tirée à cent mille exemplaires.

Nos Comités de province et les groupes voudront bien nous dire, dès maintenant, la quantité de ces affiches et images qu'ils jugent nécessaire pour la propagande dans leur région.

LA POLICE ET L'ARMÉE

La police serait-elle au-dessus de l'armée ? On se le demande, après le jugement prononcé contre notre camarade Ruff par le tribunal correctionnel. Se trouvant sur le passage d'un régiment, le 14 juillet dernier, notre camarade avait crié : « A bas les armées ! Crosse en l'air ! A bas la militarisme ! » Et il a maintenu ses dires devant le tribunal.

Celui-ci l'a condamné à un mois de prison. Mais pas pour ses cris « séditeux ». Pour avoir frappé d'un coup de canne un des agents qui venaient l'arrêter. Que faut-il en conclure ?

PLUS BAS QUE LES CHAOUCHS

C'est de M. Fallières qu'il s'agit. On s'est indigné contre l'acte récent du Président et on a cru y voir une pression de Lépine. Il n'en est rien, cet homme sait ce qu'il fait et voici un document qui prouve qu'il doit être déclaré responsable des crimes qu'il commet.

Je tiens ces renseignements de l'autorité militaire elle-même.

Vous avez lu qu'aux environs du 14 juillet le Président accorde un certain nombre de grâces et remises de peines.

Grâces qui sont toujours proposées par l'autorité militaire. En l'espèce, l'officier commandant le camp ou le pénitencier. Non seulement M. le Président ne fait aucune enquête sur des mesures qui n'atteignent le plus souvent que ceux qui sont malades, ceux qui sont vendus et ont mouchardé, ou ceux qui vont mourir. Non seulement il ne fait aucune proposition nouvelle, mais il BARRE lui-même au jugé un certain nombre de disciplinaires proposés !

Oh ! toujours pour le même motif. Il excuse le vol, l'ivrognerie, l'alcoolisme, la pèdérastie et les lésions d'effets, mais il biffe soigneusement le nom de ceux qui sont condamnés pour délit d'opinion ou tentative de révolte ! Le cher homme !

Sur la dernière liste proposée par un capitaine commandant un pénitencier, quatre noms ont été barrés par Fallières. Entre autres, le cuisinier-boulangier, homme de première force dont l'adresse et l'activité ont l'admiration des chaouchs eux-mêmes. Il y a déjà pas mal d'années, il avait été condamné à vingt ans de travaux publics pour avoir fomenté une révolte contre la mauvaise nourriture au régiment ! Le capitaine l'avait proposé pour une réduction de peine de cinq ans. Le bonhomme Fallières, lui, a biffé le cinq et mis un deux à la place. Le capitaine des chaouchs en était indigné.

Grandjean.

L'AUTRE DANGER

L'Alphonse assassin d'Espagne vient d'être, encore une fois, l'hôte du père Coupe-Toujours.

Ce fut à Rambouillet que cela se passa. On mangea, ma chère ! des ortolans à la créole et du jambon de Prague glacé au Marsala. Le roi, à ce déjeuner, avait à sa droite Mme Fallières, et la reine M. Briand. Ce fut exquis ; on parla beaucoup ; le roi, notamment, s'entretenait longtemps avec Briand et Pichon.

Que purent-ils bien se dire ?

Eh ! ma foi, je parierais gros que Briand complimenta le jeune singe de l'orientation nouvelle de sa politique.

— Croyez-moi, devait-il lui dire, rien ne vaut la roubardise pour arranger les choses. Vous semblez faire risette à l'esprit nouveau, vous répondez sèchement au pape et vous renvoyez le non-ec. Il n'en faut pas plus pour qu'on vous croie animé des meilleurs sentiments envers votre peuple.

— Mangez du moine et du curé, mangez-en sagement, n'attrapez pas une indigestion dès la première bouchée, commencez piano, puis allez crescendo ; vous en aurez pour longtemps, le peuple, ébahi, vous regardera croquer les jésuites et ne pensera plus à autre chose. Cette méthode nous a admirablement réussi en France ; à présent il nous reste bien encore quelques curés coriaces à bouffer, mais le truc est usé, la pièce ne fait plus recette, on l'a jouée trop longtemps.

Voilà, j'imagine, le langage que tint M. le Premier à l'assassin de Ferrer.

Et, n'en doutez pas ! Alphonse suivra les conseils de l'Excellence. Son précieux collaborateur, Canalejas, continuera à imiter Waldeck-Rousseau. L'Espagne deviendra de plus en plus constitutionnelle et de moins en moins révolutionnaire.

Voyez combien la méthode est fameuse. Trente ans d'anticléricalisme, d'abord timide, hésitant, ensuite plus osé, net avec Waldeck, violent avec Combes, ont amusé et calmé les nerfs du bouillant peuple français. Tant qu'il joua avec ce hochet il ne sentit pas les coups de pied qu'il recevait dans le derrière ; il criait : « Les curés sac au dos ! Hou ! Hou ! la calette ! » Il n'en fallait pas plus pour le contenter.

Ce divertissement nous a permis d'asseoir notre République. Regardez comme la machine se porte bien : elle a une constitution robuste, elle résiste à toutes les intempéries.

Elle n'est pas belle, certes, elle est couverte de pustules, elle louche et boitille pas mal, mais elle est encore un peu là !

Elle eut pourtant à subir de rudes assauts. Panama la défigura un peu, le Wilsonisme l'avait déjà égratignée ; puis ce furent de graves maladies ; on croyait après chaque crise qu'elle ne se relèverait pas, mais la machine bravait toutes les tempêtes et ce n'est pas l'affaire des liquidateurs du milliard des congrégations, ni le scandale Rochette qui la descendra au tombeau. Elle est un peu plus laide, voilà tout.

Est-ce à dire qu'il faut poser un regard benoîte sur le jésuite et le laisser bien tranquille à sa ténébreuse besogne ?

Non, bien sûr ! Mais à côté du curé il y a le capitaliste : bourgeois radical, agioteur, exploiteur, trafiquant de tout, profitant de tout aussi. Il pousse son cri de guerre contre les curés, il est armé du sabre à deux tranchants de Joseph Prud'homme et il emplit ses poches.

Il fallait chasser le jésuite, il fallait démolir le dogme, mais aussi il ne fallait pas faire que cela. Voyez où nous en sommes !

Aveuli par quarante ans de parlementarisme, quarante ans de République de politique malpropre, quarante ans d'arrivisme, le peuple français subit tout, endosse tout.

Il ne croit plus guère aux promesses qu'on lui fait, il sait que chaque déclaration comporte une large part de mensonge, qu'on le berne, qu'on le roule ; qu'importe, il est figné, fini.

Sous la poussée de quelques-uns que la retourne anticlérical n'endormit point, ce peuple sortira peut-être un jour de son sommeil léthargique, mais que de temps perdu, et que d'efforts ! il faudra dépenser pour obtenir un résultat appréciable !

Cependant, l'Espagne ultramontaine, l'Espagne grouillante de moines, de pénitents, l'Espagne des cagoules, des processions, la fille préférée de l'Eglise entre en révolte contre Rome ; elle ne veut plus lécher les sandales des capucins, semble vouloir s'affranchir du joug clérical, et Canalejas, et le roi font la nique au pape et à Merry del Val. « Mais, vont-elles les bonnes âmes, tout est pour le mieux, ce Canalejas a converti le roi, qui doit grandement regretter d'avoir, pour complaire aux en-soutanés, fait fusiller Ferrer. »

Que nenni, bonnes âmes ! Vous vous trompez. Canalejas a bien, en effet, con-

verti Alphonse, mais pas comme vous le croyez.

Il lui a dit : « Majesté, vous êtes mal encolottée et votre couronne n'est plus d'aplomb sur votre jeune tête. J'entends tout autour de vous de sombres rumeurs et j'ai bien peur qu'il vous arrive quelque chose de fâcheux. »

— Que dois-je donc faire pour conjurer le péril ? a demandé Alphonse, épouvanté.

— Eh bien ! voilà, expliqua le malin Canalejas. Si vous le voulez, nous donnerons quelques os à ronger au peuple mécontent et nous aurons l'air d'être avec lui, de prendre part à son maigre festin ; je suis sûr que tout ira bien.

C'est ainsi que l'on décida de manger un peu de curé. Les deux larrons firent comme ils le disaient et ce repas impromptu a l'air de produire son petit effet.

« Enfin, nous allons donc être débarrassés de la vermine noire, s'écrient les Espagnols ; nous allons donc pouvoir dire tout haut ce que nous pensons de la clique obscurantiste ; nous allons vers la lumière, vers la liberté ! »

J'ai bien peur qu'ils se trompent, nos frères espagnols, et qu'au contraire ils descendent plus bas dans la servitude, dans l'esclavage. Eh oui ! l'esclavage ! le nôtre, à nous, qui sommes à la merci d'une bande de requins, qui subissons passivement toutes les vexations, qui payons d'exorbitants impôts sans murmurer, qui engraissons toute une bourgeoisie vorace, canaille, hypocrite. Nous aussi, nous luttâmes contre le cléricalisme, et pendant que l'on bataillait, les politiciens roubards prenaient leurs positions, emplissaient leurs poches, volaient, tripataillaient, étaient de toutes les combinaisons, de toutes les malpropétés.

A présent, ils sont riches, ils sont gras, ils sont puissants, et nous sommes faibles. C'est que nous avons eu tort de les croire : nous les avons applaudis, il fallait les combattre. Il fallait donner la chasse à ces bonimenteurs, comme on donnait la chasse aux bonimenteurs en robes noires et grises. Ils se valent, ils sont aussi méprisables, aussi dangereux.

Puisse l'exemple de notre mésaventure être profitable au peuple espagnol. A bas tous les jésuites !

Eugène Péroynet.

Rochette et Rousset

Pendant que les bons bougres attendaient et attendent encore les bienfaits de l'intervention socialiste au Parlement, Rousset, de son côté, attend que les engagements pris à son égard soient tenus.

Alors que l'Humanité fait grand bruit autour du scandale Rochette, ses colonnes sont vides de toute allusion au cas du généreux Rousset. Que Rochette ait été l'objet de manœuvres coupables, c'est indéniable ; qu'il ait été nécessaire de stigmatiser la conduite de tous ceux qui mirent la main à la pâte, c'est parfait ; mais que la Commission d'enquête qui, vraisemblablement, n'accouchera que d'une souris, absorbe toutes les énergies de l'organe du Parti socialiste, c'est peut-être exagéré.

La grâce de Rousset, implicitement prononcée déjà par le Jury de la Seine, doit être le but de notre incessante activité jusqu'à complète satisfaction. Ce courageux disciplinaire est, en effet, autrement intéressant que Rochette ; quand un journal s'intitule l'organe de la classe ouvrière, il doit avoir une autre conception de son devoir, surtout lorsque, comme dans le cas présent, il a été par surcroît investi de la confiance que les parents d'Aernout et le frère de Rousset avaient cru bon de mettre en lui.

Nos bons socialistes ont, une fois de plus, piétiné leurs promesses et les Chambres se sont ajournées au mois d'octobre, sans que la grande voix socialiste se fit entendre.

Avec l'éclatant succès remporté en cour d'assises et la campagne que devait mener l'Humanité, la grâce de Rousset et la suppression de Biribi étaient virtuellement obtenues. Un article de Kurz a bien paru (1) qui annonçait pour le lendemain le dénouement de la douloureuse tragédie, mais depuis, c'est la conspiration du silence.

Rouanet qui devait interpellé songeait

(1) « Humanité » 11 Juillet 1910.

Le Régime cosaque

Il n'y a plus de doute possible. M. Yves Durand, chef de cabinet du préfet de police, est bel et bien convaincu d'avoir trafiqué de son emploi, et son chef Lépine se sent sans doute bien morveux, puisqu'il couvre le prévaricateur.

Nos grands policiers abusent outrageusement. Aux actes de sauvagerie commis dans les postes que signalait l'Humanité, à l'immonde chantage exercé sur le gouvernement pour que Liabeuf fût exécuté, au redoublement d'insolences et de sévices des subordonnés, voici que les grands chefs ajoutent la forfaiture et la prévarication !

Car Lépine, lui-même a avoué. Clemencau, outrepassant ses fonctions, lui donna l'ordre d'arrêter Rochette. Pour cela, il fallait « trouver » un plaignant. Le sénateur Prévot, directement intéressé à la chose, en fournit un, moyennant pourboire, et Lépine n'hésita pas. Sous un régime un peu moins malpropre, un pareil chef de police serait ignominieusement chassé, lui et sa clique de sous-ordres à tout faire. Dans notre « démocratie », il n'y a plus de légalité, plus de considération qui tienne, lorsque les places ou la bourse de nos dirigeants, ministres ou policiers, sont en jeu.

Un ministre de l'intérieur comme Clemencau peut marchander la liberté d'un particulier, peu intéressant en l'espèce, c'est entendu, mais qui était une petite puissance. Jugez par là de ce que pouvaient peser dans la balance les pauvres bougres qui, au lieu de disposer de millions de députés, de journalistes, de toute une horde d'influents mercenaires, comme en avait Rochette, n'ont que leur bulletin de vote !

A ce compte, les simples travailleurs, les prolétaires comme nous, n'ont rien de plus à craindre sous le sceptre du tzar sanglant.

Tripotages, forfaitures, agressions d'ouvriers, sauvages traitements de simples passants, c'est complet. Toutes les tares, toutes les horreurs du gouvernement russe, vaste administration de police, se retrouvent chez nos maîtres effectifs, les policiers.

Quand secouerons-nous ce joug ignoble, quand écraserons-nous, d'un geste de dégoût, cette vermine qui se repait de nous et nous empoisonne ?

**

Pour Graby, c'est une autre affaire. Le bourgeois quiet, radical, libre-penseur, l'« homme de progrès » qui loge à l'Elysée n'a pas rougi de se courber un jour, à propos de Liabeuf, sous la patte puante d'un chef de cosaques, et par là de ravalier son gouvernement au dernier rang des gouvernements, ce qui n'est pas peu dire. Mais voir la main de la police dans la grâce du soldat assassin, cela n'est pas exact.

Il ne m'est pas possible de m'associer sur ce point à la réprobation que certains, de nos amis ont bruyamment manifestée contre l'un des assassins de Liabeuf, le président Fallières. Celui-ci a été ce qu'on voudra en d'autres circonstances ; dans l'affaire Graby, son attitude ne peut qu'être louée. Et puis, il avait trop l'air d'être attendu au coin d'un bois : qu'il graciat ou qu'il laissât exécuter, il était condamné. Cela est injuste.

Supposons qu'il eût laissé la justice suivre son cours, comme on dit. Supposons, par conséquent, — Graby étant soldat, — qu'il eût imposé à douze jeunes gens l'office de bourreau. Cet acte venant après le rejet du pourvoi Liabeuf eut soulevé dans le pays entier un véritable mouvement d'horreur. Et cette fois, c'eût été mérité.

Mais la grâce de Graby, après celle de Soleilland, n'en soulagne pas moins l'infamie de l'exécution Liabeuf. Cette exécution n'eut point d'excuse. Pour obéir à l'odieuse Lépine, notre répugnant Fallières s'est fait alors valet de bourreau ; s'il n'en est châtié quelque jour, on pourra dire qu'il a eu de la chance.

Silvaire.

Les camarades dont l'abonnement est échu sont priés de le renouveler pour éviter des frais de recouvrement.

à marier sa fille, avec Viviani comme premier témoin. Par l'abandon du sort de Rousset, on a remercié l'ex-camarade de son indéfectible attachement à ses anciens amis ; le procès de Biribi a été saboté par les socialistes et c'est avec indignation que nous songeons que nos camarades poursuivis ont risqué leur liberté pour aboutir à ce lamentable fiasco.

A l'heure où paraîtront ces lignes, l'agitation aiguillée sur une autre voie, la seule qu'elle n'eût jamais dû quitter, aura déjà porté ses fruits, quand ce ne serait que la découverte de la maladie de Kurz. Celui-là pourra, ou non, continuer la série de ses articles, nous nous en foutons. La classe ouvrière va s'atteler directement à la besogne qu'a méprisée l'Humanité.

Les parents d'Aernout savent que leur malheureux enfant assassiné ne reviendra pas, mais par un sentiment d'infime reconnaissance, ils considèrent comme un autre enfant celui qui paie de cinq années de baigne le courage d'avoir dénoncé le crime. Ils veulent la grâce de Rousset, ils y ont droit, ils l'auront ; et le retour du corps de leur fils ne sera pas saboté comme l'a été la campagne, nous avons de très sérieuses raisons de le croire.

Emile Czapiek.

A BAS BIRIBI

PREMIER COUPLET

Lorsque du jour s'éteint la féerie,
Quand l'ombre opaque envahit terre et flots,
Des chotts, des monts et du bled d'Algérie
Monte un bruit sourd de pleurs et de sanglots ;
Ce sont vos fils, bonnes mamans de France,
Qui dans la nuit vous envoient comme adieux
Leurs cris de rage ou de désespérance
Contre l'Afrique aux bagnes odieux.

REFRAIN

Sol exécré, glèbe maudite,
Où la férocité s'abrite,
Lieu d'épouvante et de terreur
Où le crime étend son horreur,
Terre de honte,
Contre toi montent
Nos haines et notre dégoût ;
Allons, mamans, toutes debout,
Le peuple gronde
Et sur le monde,
Du Nord jusqu'au Midi,
Et retentit ce cri :
A bas la chiourme et sus à Biribi !

DEUXIEME COUPLET

La hyène au loin jette un rire effroyable
Auquel répond l'aboiement du chacal,
Dans un silo, moribond pitoyable,
Le camisard songe aux horreurs du « bal » ;
Dès que Phébus embrasera le large,
Vite un clairon sonnera le réveil
Et, tout meurtri, succombant sous sa charge,
Le gueux devra pivoter au soleil.

(Au refrain)

TROISIEME COUPLET

Insultes, coups, soif et faim, crapaudine,
Meurtres savants, tombeau, fers et bâillon,
Sont jeux permis à l'ignoble vermine
Que l'étendard nourrit sous son haillon ;
Choyez-les bien, ces fruits de vos entrailles,
Pour qu'à vingt ans, mères, d'affreux bour-
reaux

Les ayant fait périr sous les ferraillies,
Jettent leur corps en pâture aux corbeaux.

(Au refrain)

QUATRIEME COUPLET

Hideux gradés, monstres, brutes humaines,
Dont les instincts sont d'un Torquemada,
Versez du sang aux sables chauds des plaines
Que nul engrais jamais ne féconda,
Mais si la foule, un jour prochain vous traque
Comme un limier aux talons du bandit,
Rois du désert, craignez fort la matraque
Que votre bras insolemment brandit.

Tony Gall

LA GRANDE RÉVOLUTION

Par Pierre Kropotkine

Dans ce style clair, sobre et vigoureux qu'on lui connaît, l'auteur trace un tableau saisissant des faits, depuis la prise de la Bastille jusqu'au début de la réaction thermidorienne. Il s'attache à mettre en relief le rôle du peuple dans la Grande Révolution, et sans nul doute, aucun historien n'avait jusqu'à présent analysé et dégagé aussi fortement l'action puissante et continue des gens du peuple.

Un fort volume de 750 pages, 2 fr. 75 ; franco, 3 fr. 25.

Pour le Syndicalisme libertaire

Nous avons mentionné dans un précédent numéro, l'article écrit par J. Bernard dans le *Bulletin de l'Union des Charpentiers*, en donnant sa démission de secrétaire du syndicat. Décidément, la corporation mérite d'être citée en exemple à nombre d'autres. Après un secrétaire se prononçant énergiquement pour la courte durée des fonctions syndicales, voici son successeur, Bricheteau, qui s'exprime non moins énergiquement dans le même sens.

Aux excellentes raisons fournies par J. Bernard, Bricheteau en ajoute quelques-unes qu'on aura plaisir à trouver ici. Nous reproduisons donc son article en partie :

Je n'ai jamais laissé passer l'occasion de dire ce que je pensais des trois quarts des fonctionnaires permanents des syndicats et des fédérations, et j'en ai dit plus souvent du mal que du bien.

Comment n'en pas dire de mal quand on voit ces gens vivre du syndicalisme comme d'une profession, s'y cramponner furieusement et y endormir la masse pour ne pas avoir trop de travail, alors que leur rôle devrait être de susciter les initiatives et les énergies pour faire du syndicalisme une arme dangereuse pour les possédants.

Oui, il faut le dire, le fonctionnarisme est actuellement une véritable plaie qui dévore le syndicalisme si on n'y prend garde. Ainsi, croyez-vous qu'il n'est pas pénible de voir toujours les mêmes camarades faire la navette d'une fonction à une autre. Il y en a à la Bourse qui l'on trouve toujours secrétaires de quelque chose, quand ce n'est pas de leur syndicat, c'est de leur fédération, de la commission administrative ou de l'Union des syndicats. Quand ils ont fait ce manège pendant plusieurs années, vous pensez bien qu'ils regardent avec terreur l'heure où il faudra retourner à l'atelier, et alors ils font toutes sortes de petites manœuvres pour conserver leurs fonctions.

C'est ainsi que l'on put voir, il y a quelques années, dans une organisation centrale, un secrétaire dire : « Qu'est-ce que je vais faire si vous me mettez à la porte ? » Quand j'aurai ajouté que celui-ci fut candidat aux dernières élections législatives, vous verrez où on en arrive avec ce fonctionnarisme perpétuel.

Le remède à cela, Bernard l'a très bien indiqué le mois dernier : c'est de ne pas laisser trop longtemps les fonctionnaires en place, de les envoyer — s'ils ne veulent y aller eux-mêmes — se retremper en travaillant avec leurs camarades. Pour bien défendre les intérêts d'une corporation ou d'une industrie, il faut la pratiquer, en courir les risques ; pour avoir envie de changer ou de détruire une chose défectueuse, il faut en souffrir, et celui qui depuis de nombreuses années ne pratique plus son métier, ne souffre ni de l'exploitation, ni du chômage, et ne peut avoir envie de détruire l'un et l'autre. Il devient une sorte de privilégié ; il contribue à former une classe intermédiaire entre la classe ouvrière et la bourgeoisie. Ne pas avoir le souci du chômage crée une quiétude dans laquelle de bons camarades laissent leur énergie. D'autre part, laisser un camarade trop longtemps sans pratiquer son métier, c'est lui laisser perdre son tour de main professionnel, et ce n'est pas la plus petite cause qui fait tant se cramponner les vieux fonctionnaires à leur rond-de-cuir.

Il est à souhaiter que, bientôt, tous les syndicats comprennent ces vérités élémentaires et qu'ils prennent des mesures pour renouveler périodiquement leurs permanents. Il est grand temps de réagir si on ne veut pas voir le syndicalisme devenir le marchepied des arrivistes comme il a déjà si bien commencé et comme l'ont démontré les dernières élections.

Pour arriver à orienter le syndicalisme dans cette voie, il faut que chacun ou, si c'est impossible, que chaque militant prenne bien conscience de son rôle. Il ne faut pas que ce soit le secrétaire ou quelques camarades seulement qui « dirigent » l'organisation, il faut que tous y apportent toute leur initiative.

Pourquoi, par exemple, notre bulletin est-il rédigé constamment par quatre ou cinq camarades, toujours les mêmes, alors qu'il y aurait certainement plus de cinquante bons camarades qui pourraient, à tour de rôle, fournir de la copie ? Il en est de tout comme de cet exemple.

On n'a pas assez l'habitude de prendre conscience de sa responsabilité.

Nous sommes heureux d'enregistrer de semblables manifestations. C'est là un précieux indice d'un revirement libertaire dans le syndicalisme. Le syndicat se doit, sur toute chose, de faire l'éducation de ses adhérents. La meilleure méthode à employer pour cela est bien celle qui consiste à leur apprendre à se passer de dirigeants. Ils ne s'achemineront vers ce résultat — véritable révolution morale,

— qu'en libérant toujours plus le syndicalisme.

Les charpentiers l'ont compris. Aux anarchistes d'essayer de le faire comprendre aux autres. Des déclarations comme celles qui précèdent ne peuvent que les y aider.

Aux Camarades Employés

Dans quelques jours le Congrès National des Employés va se réunir à Reims.

Qu'y va-t-il faire ?

Vraisemblablement continuer l'œuvre des Congrès précédents. Les Rozier, Aubriot, Cleuet, et autres syndicalistes de Parlement et de Conseil général vantent l'efficacité de l'action parlementaire, calme, légale ; ils feront habilement ressortir les avantages des grandes réformes que Briand veut nous jeter en pâture : capacité civile des Syndicats, contrat collectif, etc. Si quelques révolutionnaires trouvent cette nourriture indigeste et n'arrivent pas à comprendre que l'on soit en même temps syndicaliste et politicien, ils se verront qualifiés tout simplement de jaunes, et, comme les manitous de la Fédération ont toujours la majorité, grâce à un mode de votation arbitrairement établi, ils obtiendront le vote d'une motion pacifique et neutre qui fera la joie du patronat et du Gouvernement, et favorisera la nomination de quelques nouveaux camarades lors des prochaines élections.

Voilà, j'imagine, ce que nos « élus » se proposent de faire, mais en réalité les choses ne se passeront peut-être pas ainsi, car nous avons pris des mesures pour que la fête soit quelque peu troublée ; nous avons recherché les moyens pratiques de remédier au mal qui sévit dans notre Fédération, et nous avons décidé d'exiger avant tout, au Congrès, la représentation unitaire, grâce à laquelle nous espérons obtenir l'entrée à la Fédération du Syndicat des Employés de la Région parisienne, et nous débarrasser d'un comité fédéral composé des plus vulgaires arrivistes.

Mais notre but est plus vaste ; l'action que nous avons menée n'est que le commencement d'une campagne qui a pour objet d'enlever aux politiciens de tout acabit la possibilité de conquérir, au nom du syndicalisme, une place autour de l'assiette au beurre. Le cas de notre Fédération n'est pas unique, et la lèpre politique ronger pas mal d'autres organisations. Le Syndicat, qui devait être un organe d'émancipation intégrale, tend à devenir un tremplin électoral. Nous voulons donc rappeler aux camarades qui l'ont oublié, ou qui seraient tentés de l'oublier, que pour réaliser la transformation sociale, nous devons nous passer de tout concours politique, puisque notre but est précisément de substituer au pouvoir politique l'association libre des travailleurs.

Camarades de province, nous comptons sur vous pour nous aider dans notre œuvre d'épuration syndicaliste en exigeant tout d'abord au Congrès de Reims la représentation unitaire, basée sur le principe fédéraliste. Ce serait un spectacle réconfortant que de voir notre Fédération secouer sa torpeur et donner à l'action ouvrière une impulsion qui se répercuterait au sein des autres organisations gangrenées par les politiciens.

H. Boulage.

du Groupe d'Unité Syndicale de la Fédération des Employés.

Les organisations qui ne peuvent se faire représenter directement au Congrès sont invitées à adresser leurs mandats au Groupe d'Unité. Ecrire au nom de H. Combes, 15, rue André-del-Sarte, Paris, (18°)

Le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libertaire », c'est de lui faire des abonnés.

PARIAS

LES BOSSELET

III

La mort du petit gueux

Décidément, le petit Albert file un mauvais coton. Il s'enrhume comme ça tous les hivers, mais cette fois-ci, il a une grosse toux rauque, perd le souffle et devient violet. Louise, sa sœur, le soigne de son mieux ; elle fait réchauffer la tisane et lui en donne tant qu'il a soif ; la nuit, elle le couche avec elle pour qu'il ait plus chaud.

Les voisines sont compatissantes et chacune donne un conseil. La veuve Martin dit qu'il faut faire fondre une chandelle et en enduire la poitrine de l'enfant. On l'a fait, mais le petit ne va pas mieux. C'est curieux, son gosse à elle, ça l'a guéri.

Tout de même, Louise, disent les comères, ta mère devrait faire venir le médecin.

Le petit Albert va plus mal, il respire avec peine et ça siffle dans sa poitrine ; à peu près comme le vent en ce moment dans la cheminée.

Le médecin qu'on est allé chercher vient tard dans la soirée. C'est un petit Monsieur hautain qui cause du bout des dents. Il n'aime pas aller chez les pauvres, parce qu'on est jamais sûr d'être payé, et ces gens du peuple se plaignent toujours. Les Bosselet, non plus, ne l'aiment pas, mais quoi, on a couru au plus près.

Il examine et palpe l'enfant qui geint. Naturellement, c'est toujours la même histoire, on est négligent, on dit que les médecins sont des ânes et on va les chercher quand il est trop tard.

Il griffonne une ordonnance et explique qu'il faudra faire prendre une cuillerée de potion à l'enfant, toutes les heures. La mère compte sous son tablier les quarante sous qu'elle va donner au médecin.

Comme les Bosselet l'ont payé sans rechigner, ils deviennent aussitôt sympathiques au docteur, et, pour le prouver, il tapote familièrement la joue des gosses et dit en s'en allant : « Ils ont besoin de fortifiants ces enfants. Donnez-leur donc de l'huile de foie de morue, le matin... »

Le petit Albert est mort. Il reste la moitié de la potion dans la bouteille.

Le père est sorti pour acheter une couronne, parce qu'on ne peut pas laisser le petit « partir comme un chien ». Il rencontre des camarades et leur fait part du « malheur qui est arrivé ». Les copains lui donnent des tapes amicales sur l'épaule. « Mon pauvre vieux, faut être un homme, c'est la vie, quoi... » et pour le remonter, on l'emmène prendre quelque chose de raide, histoire de lui mettre du cœur au ventre.

Bosselet rentre chez lui, mélancolique et vacillant. Il songe que la vie est durement dure ; on trime, on gagne à peine de quoi nourrir les gosses, et on crève plus misérablement que les bêtes.

Le souvenir du petit Albert lui revient et il s'attendrit. Il les aime bien ses gosses « pour sûr » ; ils n'ont pas de jouets et de sucreries comme les riches, mais au moins, lui, Bosselet, n'est jamais rentré assez saoul pour taper sur la femme et les petits.

Même, il se souvient d'un jour de fête où il a régalé la marmaille d'une tournée de chevaux de bois. Il revoit le vieux cheval étique qui, les yeux bandés, tournait pour faire marcher le manège, et il songe : « Nous autres gueux, c'est bien pareil, on va... on tourne... et on n'y voit pas plus clair... »

Lorsque le père arrive au logis, on s'aperçoit qu'il n'a pas la couronne. Il l'aura oubliée chez un marchand de vins ; comme il ne sait pas au juste lequel, Louise court chez les bistros où le père va d'habitude. Elle rentre tard, — on commençait à s'inquiéter, — mais dieu merci, elle rapporte la couronne.

Les gosses sont assis bien sages autour de la table. Ils ont faim, mais sentent qu'il y a quelque chose d'insolite dans l'air et n'osent demander à manger. Ils savent qu'on emportera demain leur petit frère au cimetière ; ils voudraient seulement que ce fût tout de suite pour qu'on pût jouer et faire du bruit.

La mère, affalée dans un coin, regarde obstinément le sol, les mains croisées sur son ventre lourd. Elle a les yeux secs, le visage contracté et dur ; elle songe.

La mort de l'enfant, c'est un peu plus de misère ajoutée à la misère de toute sa vie : les jours sans pain, les hivers sans feu, les maternités accablantes. Elle ne saurait dire ce qui la chagrine le plus, voir mourir un petit, ou faire semblant de ne pas entendre les autres quand ils réclament obstinément du pain et qu'on n'a rien à leur donner. Au moins, le pauvre mioche ne souffre plus et il ne saura pas combien la vie est dure aux indigents.

La mère Bosselet regarde le petit Albert. Il n'est plus du tout fougé, au contraire, mais il paraît avoir cent ans ; il a une toute petite figure ratatinée avec une goutte de sang au bout du nez, et la contorsion de sa bouche semble esquiver un sourire rusé. L'enfant a l'air de quel qu'un qui a réussi une bonne farce.

La mère se penche pour mieux voir, mais, au geste brusque qu'elle fait, l'autre qui vit en elle a remué. Alors, elle reprend sa pose méditative, compte sur ses doigts, soupire, et pense : « C'est pour bientôt. »

Renée Doriot.

Pourquoi nous sommes révolutionnaires

Dans mon avant dernier article, j'avais brièvement exposé le *distinguo* qu'il fallait faire entre les deux façons de transformer l'individu.

1° Le rendre bon, c'est-à-dire altruiste
2° Le rendre conscient, c'est-à-dire en faire un égoïste raisonnable et j'ajoutai que notre but était ce dernier : Eduquer les individus pour en faire des hommes conscients, c'est-à-dire des anarchistes.

Le journal *l'Anarchie*, dans sa revue des journaux, me demande pourquoi alors, j'ai intitulé mon article : *Eduquons*.

Je n'aime guère les polémiques irritantes qui discréditent nos journaux aux yeux du public, aussi il m'est agréable de croire que le camarade qui me critique de cette façon est de bonne foi, mais ne m'a pas compris.

Ceci me semble confirmé par l'article de *l'Anarchie* de la semaine dernière signé Lorulot, et intitulé *Une révolution est-elle possible ?*

D'après Lorulot, une révolution est bien possible, mais elle ne changerait rien du tout. Il s'agit donc de chercher ce qu'il y a de vrai dans cette affirmation.

D'abord aucun anarchiste n'a jamais soutenu la thèse inadmissible qui consisterait à préconiser le seul chambardement pour instaurer une société meilleure. Tous les anarchistes ont reconnu depuis toujours, qu'une action préparatoire, une longue évolution étaient nécessaires pour rendre la révolution possible et profitable.

Nul, mieux qu'Elisée Reclus, n'a défini d'une manière si claire, si précise et si péremptoire ces deux lois sociales qui se confondent en une seule : l'évolution et la révolution ; nul n'a mieux démontré aussi logiquement que celle-ci n'est que le corollaire, l'épanouissement de celle-là.

Mais est-ce que les choses changeraient toutes seules si les individus ne transformaient que leur mentalité sans chercher à transformer le milieu ambiant ? Et est-il possible de concevoir un changement quelconque sans à-coups, tout doucement ? Je sais que nos camarades individualistes ne sont pas si naïfs pour croire pareille chose. Pourtant, nous avons beau être anarchistes et individualistes au dernier cran, il n'en est pas moins vrai que nous sommes obligés de nous courber devant les exigences de la vie. Nous sommes tous contraints, d'une manière ou d'une autre, de nous adapter à la société actuelle, sans cela nous n'aurions plus qu'à mourir. Le journal *l'Anarchie* a loué le courage de Delaunay et de Liabeuf ; pourquoi mépriseraient-ils les actes de révolte collectifs. Mais au fond, l'acte de ces deux hommes, pour si héroïque qu'il soit, n'a pas changé la face du monde : la terre n'en continue pas moins de tourner et la ficelle d'être maîtresse de la rue et de notre liberté.

Tandis qu'une révolution peut chan-

ger bien des choses, à condition toutefois d'avoir été préparée de longue main par des hommes conscients, sachant ce qu'ils veulent et où ils vont, ce qui n'a pas toujours été le cas dans les révolutions passées.

J. Goirand.

(A suivre).



Repopulons !

BREST ET LA BRETAGNE

Nous voici sur cette vieille terre d'Armor où régnaient les paysages tristes, curieux et sauvages à la fois, et voilà Brest, nouveau fief du socialiste Gonde, politicien de marque qui a déjà fait ses preuves.

La Bretagne, c'est le pays de la surpopulation par excellence, et inévitablement le cléricisme, l'ignorance, la crasse physique, morale et intellectuelle y dépriment en même temps les cerveaux quelque peu frustes des Bretons. Interroge-t-on les indigènes porteurs d'enfants (sans compter ceux restés à la maison) sur l'excès de population, ils vous servent de suite de niais arguments, de piteuses raisons, dans le genre de celles-ci : « Comment, vous n'avez encore qu'un enfant ? » — ou — « N'avez-vous qu'un enfant, c'est ne pas en avoir ! » — ou — « Vous n'avez pas du tout d'enfant ? Mais alors, vous n'êtes bons à rien !... » Et tout cela, bien entendu, sans aucun souci des détestables conditions économiques dans lesquelles nous nous débattons journellement, tandis que pêcheurs et marins s'en vont à leurs occupations maritimes, laissant leurs femmes et leurs gosses (dont le nombre a parfois doublé pendant leur absence) à la maison.

On peut par là juger de la besogne d'éducation qu'il y a à faire en ces régions arriérées pour les épris d'émancipation sociale que nous sommes. Aussi, y semons-nous, tout le long de nos routes, de nombreuses publications anarchistes, révolutionnaires, syndicalistes, naturalistes et néo-malthusiennes, sans oublier de coller d'innombrables papillons antireproducteurs.

Et nous gardons l'espoir que ce ne sera pas un travail vain, mais qui, peu à peu, suggérera par là ce peuple de salutaires réflexions.

Henri Zisly.

La Fête de "La Ruche"

Programme du 7 Août

Rendez-vous général à la gare Montparnasse à 8 h. 15 du matin
Départ à 8 h. 50

De 10 h. à 10 h. 1/2, réception des excursionnistes, groupes et délégués (service de voitures, 3 kilomètres : 0 fr. 50).

A midi, déjeuner champêtre : chacun apportera ses vivres. Toutefois, on trouvera à *La Ruche*, à des prix très modérés : pain, charcuterie, thon, sardines, fromage, chocolat, miel, biscuits, vin, café, bière, limonade, lait, etc., le tout fourni par le M. D. G. ou « La Ruche ».

A 1 h. 1/2, grande fête enfantine et concert instrumental.

A 2 h. 1/2, allocution de Sébastien Faure.

A 4 h., fête sportive offerte par la Fédération Sportive Athlétique Socialiste.

A 5 h., jeux et divertissements, farandole monstre.

A 6 h. 1/2, dîner champêtre (mêmes conditions que pour le déjeuner).

A 8 h. 1/2, fête de nuit, illuminations, embrasement de *La Ruche*.

RETOUR A PARIS

Soit par le train de 5 h. 50 (arrivée à 7 h. 7 soir), soit par le train de 10 h. 5 (arrivée à 11 h. 10). L'horaire de retour a été combiné pour permettre toutes les correspondances d'omnibus, tramways, métro, trains.

On trouvera des cartes (2 fr. 50 pour adultes, 1 fr. 50 pour enfants de 3 à 7 ans) à nos bureaux, jusqu'au samedi soir 7 heures.

Pour les Camarades cyclistes

Les cyclistes désireux de se rendre à Rambouillet par la route se réuniront à la Porte Maillot (à l'entrée du bois de Boulogne) à 6 h. 1/2 précises.

Déjà plusieurs cyclistes d'accord se trouveront au rendez-vous. Un camarade mettra une fleur à sa casquette comme signe de ralliement.

Communications

PARIS

Syndicat des irréguliers du travail. — Réunion générale le jeudi 10 août à 8 h. 30, 2 du soir, bar Châlot, 1 bis, boulevard Magenta. Adhésions, cotisations, propagande. Présence urgente.

Foyer populaire de Belleville. 5, rue Henri-Chevreau, anciennement causeries populaires des 19 et 20. — Mercredi 10 août : Réunion au nouveau local. Suite de la discussion sur l'aménagement du nouveau local.

Union des ouvriers sur métaux. — Réunion mensuelle, samedi 6 août à 8 heures 30 du soir, à la Section du 12^e, 35, rue du Sergent-Bauchat, Ordre du jour : Les grèves ; La propagande.

Groupes des ouvriers Néo-Malthusiens. section du 20^e arrond., 5, rue Henri-Chevreau. Tous les lundis de 8 h. 3/4 à 10 heures, permanence. Les camarades qui voudraient venir discuter ou demander des renseignements, seront les bienvenus.

Notre Famille. — Vendredi 5 août, restaurant coopératif de Belleville, 10, rue Rampal, à 9 heures du soir, inscriptions pour les vacances du mois de septembre, au Casino du Peuple de Saint-Georges-Royan (trois repas confortables, logement : 2 fr. par jour). Adhésions pour le dimanche 7 à l'excursion de Rambouillet, offerte aux membres de N. F. aller et retour : 1 fr. 50. Dimanche 14 et lundi 15 (Assommoir) Excursion à Bruxelles. — 2 jours entiers en Belgique — Réception par la Maison du Peuple. — Visite de la Ville, des Musées, Monuments, Organisations ouvrières, etc. — Prix de l'excursion : voyage (Aller et Retour), attractions, logement, quatre repas confortables : 28 fr. 50.

Retour de Bruxelles. — Samedi 13, à dix heures 45 du soir, à la gare du Nord (sous l'horloge extérieure). Retour de Bruxelles, vers minuit, arrivée à Paris à 5 h. 42.

A l'occasion de l'Exposition Universelle. le logement est excessivement rare à Bruxelles. C'est pour cela que nous avons dû limiter le nombre de nos excursions.

Seuls les premiers inscrits pourront profiter des avantages énumérés plus haut.

Aux gars d'Angers et de Trélazé résidant à Paris. — Quelques camarades ont pensé qu'il serait utile de fonder un groupe révolutionnaire d'originaux de l'Anjou. Il ne rentre pas dans leur idée la moindre parcelle de patriotisme, leur passé révolutionnaire en est le meilleur garant, leur pensée va plus haut ; en effet, républicains et citoyens fondent des groupes pour rassembler les hommes de même conviction, nombreux sont les copains qui, fuyant le sol inhospitalier de leur pays, viennent chercher de l'ouvrage à Paris ; là, ils se sentent isolés, perdus, ne trouvant que difficilement les camarades d'idées qui, pour la plupart, sont eux-mêmes aux prises avec les difficultés de l'existence. Il arrive en semblable circonstance que ceux qui dans leur coin de terre étaient d'ardents propagandistes, deviennent peu à peu des non-valeurs révolutionnaires, faute d'avoir trouvé des copains avec qui ils avaient lutté pendant un certain temps.

Les camarades qui veulent fonder un groupe de révolutionnaires et d'anarchistes de l'Anjou ont des vives plus hautes que les bourgeois, ils savent qu'ils ne pourront assurer aucun

travail à leurs camarades de luttés, mais ils veulent, en fondant ce groupe, que ceux qui viendront trouver des amis sincères avec qui ils pourront prendre contact, qui pourront leur venir en aide le cas échéant, qui les tuyaieront dans la mesure du possible, et cela sans obligation de courbettes et de reconnaissances. Que ceux qui veulent être des nôtres viennent à la réunion préparatoire.

Les Péroyeux

Groupes des originaux d'Angers et de Trélazé. Réunion le samedi 6 août 1910 à 8 h. 30, salle Godefaut, route de Flandre, 17, Aubervilliers.

Le Secrétaire provisoire, E. Guichard.

La Rugha Supo. — Dîner des révolutionnaires espérantistes aura lieu le vendredi 5 août à 8 h. 30 du soir au restaurant coopératif, 49, rue de Bretagne. Les camarades sont invités à y venir nombreux. On parlera de la sortie à La Roche.

AUBERVILLIERS

Causeries Populaires. — Samedi 6 août à 8 h. 30, Salle Godefaut, 17, route de Flandre. Causerie par un camarade sur : Notre propagande ; notre but.

PANTIN-AUBERVILLIERS

Le groupe d'action et de propagande révolutionnaire de Pantin-Aubervilliers fait appel à tous les militants anarchistes des cantons de Pantin-Aubervilliers afin de créer une alliance anarchiste dans la banlieue est ; alliance nécessaire pour continuer l'œuvre commencée par le Comité antiparlementaire.

Dans ce but une réunion préparatoire est fixée pour le samedi 6 août 1910 à 8 heures 30, salle Didier, 33, rue Charles-Rodier au Pré-Saint-Gervais (Seine).

(N.B.) Tous les groupes de la région sont priés de se faire représenter.

MOUY

Groupe d'Etudes Sociales. — Réunion du groupe, le samedi 6 août, à 8 h. 30, salle Depersin. Causerie sur : Socialisme, ou Communisme. Les copains sont priés d'être exacts.

PONTOISE

Groupe d'Etudes sociales. — Réunion du groupe le samedi 6 août à 8 heures 30, au siège social, rue de la Chapelle (place du Grand-Martroy). Controverse sur le syndicalisme et la coopération.

BAYONNE

Groupe d'Education libre de Bayonne-Biarritz. — Tous les copains sont cordialement invités à la balade champêtre qui aura lieu le dimanche 7 août au lieu dit : Lac du Turc.

Itinéraire : Prendre le train à Bayonne à 10 heures 27, ligne de Bordeaux. Descendre à la halte d'Onères. Rendez-vous sous bois près du lac. Repas champêtre, promenade et causerie par un camarade sur : L'idée de patrie et ses conséquences.

(N.B.) — Les copains sont informés qu'un camarade est chargé de procurer toutes les provisions de bouche.

MARSILLARGUES

Le camarade Goirand informe les copains qu'étant obligé de quitter sous peu la localité, ils pourront se procurer : La Libération chez Martin Emile, rue Blanqui ;

La Guerre Sociale chez Bassaget Paul, rue du Château ; Les Temps Nouveaux et l'Anarchie, chez Guenier, rue de l'Hôtel de Ville.

OULLINS

Groupe libertaire. — Réunion le mardi 10 août à 8 heures du soir, café André, rue de la République. Causerie par un camarade sur : La Géologie.

ROUEN

Jouissance syndicaliste révolutionnaire. — Tous les mercredis à 8 h. 30 du soir, salle 3. Bourse du Travail, réunion, mercredi 10 août, causerie par le camarade Grandin, sur la Propagande. La J. S. R. est un groupement d'études et de propagande. Tous les militants sont invités à lui apporter leur concours, afin d'intensifier l'action révolutionnaire et syndicaliste dans la région rouennaise. Elle est aussi un milieu de libre discussion. Tous les individus quelconques soient leurs conceptions sociales, peuvent y venir discuter, ils y seront cordialement reçus. Malgré les calomnies de quelques individus la J. S. R. poursuit son œuvre de propagande, et elle compte sur tous les hommes conscients pour l'aider dans sa lutte contre les préjugés sociaux.

VIENNE

Causeries populaires. — 11, rue du 4-Septembre. Réunion tous les mardis, jeudis, samedis, mercredis, Cours d'Espéranto. Samedi 6 août : Causerie : L'homme dans la nature.

MARSEILLE

Avenir Social d'Épône (section marseillaise) Le but de ce groupement est : L'éducation rationnelle, afin que plus tard l'individu puisse tenter dans les environs de Marseille, la fondation d'une école rationaliste. 2^e Soutenir pécuniairement et moralement les écoles rationalistes et particulièrement celle de l'A. S. d'Épône.

Nous ne pouvons qu'engager les camarades vraiment partisans d'un mouvement en faveur de l'école rationaliste, dont l'éducation et l'inspiration sont très supérieures aux écoles laïques et congréganistes, à donner leur adhésion aux camarades Audibert (employé des tramways à la gare de Noailles, près la Bourse du Travail), J. Gallien (Syndicat des mouleurs nouaueurs, Bourse du Travail), Poullard, 33, rue de l'Espérance. Les camarades sont priés de lire la Guerre Sociale et le Libertaire toutes les semaines, pour tout ce qui intéressera notre groupement.

" ACCION "

Nos camarades espagnols viennent de lancer à Paris un journal, *Accion*, contre la ploutocratie, la dictature militaire et le cléricanisme. Ce journal, qui est rédigé en espagnol, dira aux généraux-léopards et aux officiers de conseils de guerre de l'armée espagnole ce que la Loi de Jurisdiction et le Code de Justice Militaire ne permettent pas de dire en Espagne. Les *Militie gloriosi* qui se sont fait battre à Cuba, aux Philippines et dernièrement à Méjilla pourront se convaincre de l'utilité de leurs manœuvres contre la presse, car *Accion*, qu'on le veuille ou non — sera lu par tous les révolutionnaires espagnols résidant en Espagne et ailleurs.

Accion se trouve en vente, au prix de dix centimes le numéro, aux librairies de l'Humanité et de la Guerre Sociale.

SUBSCRIPTIONS

POUR LE COMITE DE DEFENSE SOCIALE

Le trésorier a reçu :

Syndicat des terrassiers, 700 fr. ; syndicat des paveurs, 25 fr. ; syndicat des charpentiers en fer, 25 fr. ; syndicat des cimentiers, 50 fr. ; syndicat des jardiniers, 20 fr. ; cuirs et peaux par Griffesuels, 20 fr. ; Fédération du bâtiment, 500 fr. ; Besson à Tours, 10 fr. ; C. de D. S. de Tours, 15 fr. ; Beaugéant, Toulouse, 5 fr. ; Ch. H. de Marseille, 10 fr. ; par Ch. Albert, 5 fr. ; syndicat des charpentiers (Seine), 50 fr. ; syndicat des terrassiers (2^e vers.), 300 fr. ; groupe d'études sociales (Grenoble), 5 fr. ; G. Cothen, 0 fr. 50 ; reçu par de Marmande : Toulouse, 42 fr. 70 ; Oran, 37 fr. ; Montpellier, 45 fr. 25 ; La Ciotat, 30 fr. 60 ; Cette, 31 fr. ; Vienne, 40 fr. ; Nîmes, 30 fr. ; Lyon, 110 fr. ; Villefranche, 50 fr. ; Toulon, 31 fr. 70 ; collecte Manège Saint-Paul, 64 fr. 35 ; Veber, 50 fr. ; syndicat de Meurthe-et-Moselle, 17 fr. 50 ; Constant, 5 francs.

Total : 2.330 fr. 60

Caisse fin juillet :

Avoir 3.035 60
Doit 1.647 45

Reste en caisse 1.388 15

Adresser les fonds au camarade Ardouin, trésorier, 86, rue de Cléry, Paris.

BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES CONTEMPORAINES

Editions Schleicher frères

La Géologie. par H. Guède. Origine et histoire de la Terre, 724 pages, 151 figures.

La Biologie. par Ch. Letourneau. Origine et lois de la vie, 500 pages, 113 figures.

La Botanique. par J.-L. de Lanessan. Evolution du régime végétal, 500 pages, 142 figures.

La Préhistoire. par G. et A. de Mortillet. Origine et antiquité de l'homme, 710 pages, 121 figures.

La Physiologie générale. par le Dr Laumonnier, 580 pages, 28 figures. Chaque volume 1 fr. 90 pris au Libraire ; 2 fr. 25 franco. — Cartonné : 50 centimes en plus.

LES MARTYRS DE CHICAGO (1887)

Une brochure, avec portraits de Spies, Lingg, Fischer, Engel, Parsons, Fielden, Schwab et Neebe. L'exemplaire, 5 centimes. Le cent, 3 fr. 50, franco.

LA CLASSE OUVRIERE

par L. et M. Bonnett.

Les Boulangers ; Les Terrassiers ; Les Employés de magasin. Chaque brochure : 0 fr. 15 ; franco 0 fr. 20.

Comment nous ferons la Révolution

Par E. Pataud et E. Pouget. Un volume, pris dans nos bureaux : 3 fr. ; franco : 3 fr. 25.

Petite Correspondance

Un de nos bons camarades Russes, jeune, instruit, parlant le français et l'allemand, serait reconnaissant à qui lui indiquerait, à Paris, un emploi quelconque, même momentané : gérant de bureau, manœuvre, n'importe. Ecrire au Libertaire.

JACQUET. — Tablettes d'un léopard est épuisé. Unité, attraction, progrès, de Gayvallet, 2 fr. 10, franco, recommandé.

LALLERY. 6, rue Holleterie, à Lille, désire-ait entrer en relation avec les camarades de la localité.

LUYSIS. — Ne vous fâchez pas, mais croyez-moi, ces sujets feraient bien mieux en bonne prose qu'en vers, et nous en disons autant de presque tous les vers de propagande.

LEROY. — Excusez-moi ; impossible. Une tentative analogue ne nous a valu que des désagréments.

UN LIBERTAIRE à Lyon, qui nous écrit le 6 juillet écoulé, n'a-t-il retiré une lettre postale restant — Lyon-Guillotière — si non, priez nous prévenir, écrivons à nouveau. Urgent.

PONCET et DEFOUR. de Saint-Etienne, sont priés de donner leur adresse à Truchard, 60, rue des Ecluses-Saint-Martin, Paris.

CHAUVIN. — Merci pour la bonne intention, mais nous craignons que cela ne vous attire trop d'ennuis, rascars et le reste.

EN VENTE AU "LIBERTAIRE"

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats, bons de poste ou toute autre valeur. Adresser lettres et mandats à l'Administrateur du Libertaire, 15, rue d'Orsel. La deuxième colonne indique le prix par la poste.

BROCHURES

ANARCHISME

Les Martyrs de Chicago 0 05 0 40
Aux jeunes gens (Kropotkine) 0 10 0 45
La morale anarchiste (Kropotkine) 0 10 0 45
Communisme et anarchie (Kropotkine) 0 10 0 45
L'Etat et son rôle historique (Kropotkine) 0 25 0 30
Entre paysans (Moules) 0 10 0 45
Aux anarchistes qui s'ignorent (Ch. Albert) 0 10 0 45
A B C du libertaire (Lernina) 0 10 0 45
L'Anarchie (Malatesta) 0 10 0 45
L'Anarchie (A. Girard) 0 05 0 40
Evolution et Révolution (E. Reclus) 0 10 0 45
Arguments anarchistes (Beaure) 0 20 0 25
La question sociale (S. Faure) 0 10 0 45
Les Anarchistes et l'affaire Freyris (S. Faure) 0 15 0 20
Organisation, initiative, cohésion (Jean Grave) 0 10 0 45
Le Patriotisme, par un bourgeois, suivi des Déclarés d'Emile Henry Le Congrès anarchiste d'Amsterdam Rapports au congrès antiparlementaire 0 50 0 60
Déclarations d'Elévant 0 10 0 45

ANTIMILITARISME

Le manuel du soldat 0 10 0 45
La chair à canon (Manuel Devaldes) 0 15 0 20
Aux conscrits 0 05 0 40
Le droit à la paresse (Lafargue) 0 10 0 45
Boyottage et sabotage 0 10 0 45
Le Machinisme (Jean Grave) 0 10 0 45
Grève et Sabotage (Fortuné Henry) 0 10 0 45
L'A B C syndicaliste (Georges Yvelot) 0 10 0 45
La responsabilité et la solidarité dans la lutte ouvrière (Néttlau) 0 10 0 45
Mystification patriotique et solidarité prolétarienne (Stackelberg) 0 10 0 45
Les Maisons qui tuent (M. Pelli) 0 10 0 45
Le Salarial (Kropotkine) 0 10 0 45
Le syndicalisme dans l'évolution sociale (Jean Grave) 0 10 0 45
Grève générale réformiste, grève générale révolutionnaire (C. G. T.) 0 10 0 45
Le Syndicat (Pouget) 0 10 0 45
Les lois scélérates 0 25 0 30
La grève générale (Aristide Briand) 0 05 0 45
Syndicalisme et révolution (D' Pierrot) 0 10 0 45
Le parti du travail (Pouget) 0 10 0 45
Le remède socialiste (Hervé) 0 10 0 45
Le désordre social (Hervé) 0 10 0 45
Vers la Révolution (Hervé) 0 10 0 45
Politique et socialisme (Ch. Albert) 0 60 0 65
Les travailleurs des villes aux travailleurs des champs (Ch. Malato) 0 10 0 45
L'illusion parlementaire (Laisant) 0 10 0 45

SOCIOLOGIE (SYNDICALISME, ANTIPARLEMENTARISME, etc.)

Pages d'histoire socialiste (Tcherkessoff) 0 25 0 30
La loi des salaires (J. Guéde) 0 10 0 45
Le droit à la paresse (Lafargue) 0 10 0 45
Boyottage et sabotage 0 10 0 45
Le Machinisme (Jean Grave) 0 10 0 45
Grève et Sabotage (Fortuné Henry) 0 10 0 45
L'A B C syndicaliste (Georges Yvelot) 0 10 0 45
La responsabilité et la solidarité dans la lutte ouvrière (Néttlau) 0 10 0 45
Mystification patriotique et solidarité prolétarienne (Stackelberg) 0 10 0 45
Les Maisons qui tuent (M. Pelli) 0 10 0 45
Le Salarial (Kropotkine) 0 10 0 45
Le syndicalisme dans l'évolution sociale (Jean Grave) 0 10 0 45
Grève générale réformiste, grève générale révolutionnaire (C. G. T.) 0 10 0 45
Le Syndicat (Pouget) 0 10 0 45
Les lois scélérates 0 25 0 30
La grève générale (Aristide Briand) 0 05 0 45
Syndicalisme et révolution (D' Pierrot) 0 10 0 45
Le parti du travail (Pouget) 0 10 0 45
Le remède socialiste (Hervé) 0 10 0 45
Le désordre social (Hervé) 0 10 0 45
Vers la Révolution (Hervé) 0 10 0 45
Politique et socialisme (Ch. Albert) 0 60 0 65
Les travailleurs des villes aux travailleurs des champs (Ch. Malato) 0 10 0 45
L'illusion parlementaire (Laisant) 0 10 0 45

Si j'avais à parler aux électeurs (Jean Grave) 0 10 0 45
La grève des électeurs (Mihob) 0 10 0 45
L'école anticathédrale de caserne et de sacristie (Janvion) 0 10 0 45
Les crimes de Dieu (Sb. Faure) 0 15 0 20
La femme dans les U. P. (E. Girault) 0 15 0 20
La doctrine des Egaux (Extrait des œuvres de Babeuf) 0 50 0 60
Le Syndicalisme révolutionnaire (Griffuelhes) 0 10 0 45
L'action directe (Pouget) 0 10 0 45
Les bases du syndicalisme (Pouget) 0 10 0 45
Les métiers qui tuent (L. M. Bonnett) 0 10 0 45
Les Terrassiers (L. et M. Bonnett) 0 15 0 20
Les Employés de magasin (L. et M. Bonnett) 0 15 0 20
Les Boulangers (L. et M. Bonnett) 0 15 0 20

ANTICLERICALISME ET DIVERS

Réponse aux paroles d'une croyante (Sébastien Faure) 0 15 0 20
Nos Seigneurs les Evêques (Haniou) 0 05 0 40
Fin de la congrégation commence-ment de la Révolution (Gohier) 0 20 0 25
La peste religieuse (Jean Most) 0 10 0 45
Entretiens d'un philosophe avec la Maréchal (Diderot) 0 10 0 45
Dieu n'existe pas (J. Elmassian) 0 05 0 40
Le Néant (incombustibilité de l'âme) (Lipfay) 0 50 0 55
La panacée-révolution (Jean Grave) 0 10 0 45
Justice (Fischer) 0 15 0 20
Les Incendiaires, poème (E. Vermesch) 0 10 0 45
Le procès des quatre (Alperdy) 0 20 0 25
L'Education de demain (Laisant) 0 15 0 20
L'Amour libre (Mad. Vernel) 0 10 0 45
L'immoralité du mariage (Chaugh) 0 10 0 45
Pages choisies d'Aristide 0 10 0 45
Opinions subversives (Clemenceau) 0 15 0 20
L'Internationale, documents (James Guillaume) 5 50 5 40
Les Hommes de révolution (Michel Zévaco, Jean Jaurès, Ernest Vaughan, J.-B. Clément, Sébastien Faure, Guesde, Allemane, Gérauld-Richard, La livraison) 0 10 0 45
Vers la Russie libre (A. Ballard) 0 10 0 45
Réflexions sur l'individualisme (Devaldes) 0 80 1 0
La Hiérarchie des pouvoirs (Père Bar-basson) 0 05 0 40
L'Anarchie et l'Eglise (E. Reclus) 0 10 0 45
A bas les morts (Girault) 0 05 0 40

CHANSONS

La Muse Rouge (Le père Lapurge), chaque chanson 0 15 0 20
En Normandie, chanson (M. Vernet) 0 10 0 45
Berceuse, avec musique (Madeleine Vernet) 0 20 0 25
Chansons de Ch. d'Avray : Chaque chanson 0 20 0 25

CARTES POSTALES

Portraits de Ferrer et de S. Villafra 0 10 0 45
La mort de Ferrer (Leurs arguments) 0 10 0 45
Vues de l'Avenir social (12 cartes) 0 75 0 95
Vues de « La Rucho » (12 cartes) 0 60 0 70
Cartes postales anticléricales (10 cartes) 0 60 0 70

VOLUMES

ANARCHISME

L'Anarchie (Kropotkine) 1 40 1 40
L'Anarchie, son but, ses moyens (Grave) 2 75 3 25
La Conquête du Pain (Kropotkine) 2 75 3 25

Anarchisme (Elzbacher) 3 30 3 50
Les paroles d'un révolté (Kropotkine) 1 25 1 75
La Douleur universelle (Sébastien Faure), nouvelle édition 2 75 3 25
La Révolution et l'Idéal anarchique (Elisée Reclus) 2 75 3 25
Œuvres de Bakounine, t. 1 et 2, chaque 2 75 3 25
Le Douteur (Jean Grave) 2 75 3 25
Anarchistes (Mackay) 2 75 3 25
La Société mourante et l'Anarchie (Grave) 2 75 3 25
L'Individu et la Société (Grave) 2 75 3 25
Les lettres de noblesse de l'Anarchie (A. Diderot) 3 30 3 50
L'avenir futur, Société Anarchique (Naquet) 2 75 3 25
L'Inévitable Révolution (Un Proscrit) 2 75 3 25
En marche vers la Société nouvelle (Cornelissen) 2 75 3 25
Philosophie de l'Anarchie (Malato) 2 75 3 25
Le Socialisme en danger (Domenel) 2 75 3 25
Socialisme et Anarchisme (A. Hamon), préface de Naquet 3 30 3 50
Réformes, révolution (J. Grave) 2 75 3 25
Psychologie de l'Anarchisme socialiste (Hamon) 2 75 3 25

ANTIMILITARISME, ANTIPATRIOTISME

Antimilitarisme et la Paix (Gohier) 1 40 1 40
Leur Patrie (Gustave Hervé) 0 95 1 20
Mon oncle Benjamin (Claude Tillier) 1 80 2 0
Guerre et Militarisme (Jean Grave) 2 75 3 25
Désarmement ou alliance anglaise (Naquet) 3 30 3 50
La grande famille, roman (Grave) 2 75 3 25
L'Humanité et la Patrie (Alfred Naquet) 2 75 3 25
Sous la casaque (Dubois-Desaulles) 2 75 3 25
Biribi, roman (Darien) 2 75 3 25
Camisards, peaux de lapins et cocos (G. Dubois-Desaulles) 3 30 3 50
Soleil du Sabre, roman (Jean Albert) 3 30 3 50
Les Guerres et la Paix (Ch. Richet) 1 35 1 50

HISTOIRE

La grande révolution (Kropotkine) 2 75 3 40
La Commune (Louise Michel) 2 75 3 25
Les joyeusetés de l'Exil (Malato) 2 75 3 25
Les Inquisiteurs d'Espagne, Mon-juch, Cuba, Les Philippines (Tardieu del Marmol) 2 75 3 25
Aid d'une Vie (Mémoires), par Pierre Kropotkine 2 75 3 25
Lettres historiques (Pierre Laisant) 2 75 3 25
La Commune au jour le jour (Reclus) 3 30 3 50
Dieu et l'Etat (Bakounine) 2 75 3 25

SOCIOLOGIE ET EDUCATION

L'entraide (Kropotkine) 3 30 3 50
Histoire des Bourses du Travail (Fernand Pelloutier) 3 30 3 50
Précis de Sociologie (Palante) 2 50 2 75
Combat pour l'individu (Palante) 3 75 4 0
L'individu contre l'Etat (H. Spencer) 2 20 2 50
La Vie ouvrière en France (F. Pelloutier) 3 30 3 50
L'Amour libre (Ch. Albert) 2 75 3 25
Révolution chrétienne et révolution sociale (Ch. Malato) 2 75 3 25
La Sociologie d'après l'ethnographie (Ch. Letourneau) 4 50 5 0
Observations sur le développement de l'enfance (Gabriel Grould) 1 35 1 50
L'Education morale, intellectuelle et physique (Spencer) 2 20 2 25

SCIENCES, PHILOSOPHIE

L'initiation mathématique (Laisant) 2 20 2 25
L'initiation astronomique (Flammari-ron) 2 20 2 25

Initiation mécanique (C.-E. Guillaume) 2 20 2 25
Initiation chimique (G. Darzens) 2 20 2 25
La Séparation intégrale (E. H. Cimon) 2 50 2 70
L'Éthique (Spinoza) 0 95 1 20
Philosophie du déterminisme (J. Sauter) 2 75 3 25
L'Athéisme (Le Dantec) 3 30 3 50
L'Unique et sa Propriété (Stinner) 2 75 3 25
Les Frimities d'Australie (Elle Reclus) 3 30 3 50
Origine des espèces (Darwin) 2 50 3 10
L'Homme selon la Science (Louis Buchner), trad. de Ch. Letourneau Force et Matière (Louis Buchner) 2 20 2 25
L'Éthique (Léon Leleux) 2 50 2 50
Origines de l'Homme (Haeckel) 1 40 1 40
Religion et Evolution (Haeckel) 1 50 1 65
Le Monisme (Haeckel) 1 40 1 40
Descendance de l'homme (G. Bolsche) 1 50 1 65
L'Evolution des mondes (Nergal) 1 40 1 60
Merveilles de la Vie (Haeckel) 2 40 2 50
Origine de la Vie (J. M. Pargame) 1 50 1 70
Histoire de la Terre (Ch. Sauerwein) 1 50 1 70
Histoire de la Création (H. Haeckel) 3 30 3 40
Nature et science (L. Buchner) 6 20 7 0
Philosophie, zoologie (Lamarck) 6 20 7 0
Qu'est-ce que la morale ? (Spencer) 4 00 4 25
La Géologie, par Guède 1 90 2 25
La Biologie, par Letourneau 1 90 2 25
La Botanique (J. L. de Lanessan) 1 90 2 25
La Préhistoire (S. et A. de Mortillet) 1 90 2 25
La Physiologie (J. Laumonnier) 1 90 2 25
L'origine de tous les cultes (Dupuis) 2 50 3 0
Les Enigmes de l'Univers (Haeckel) 2 20 2 50

LITTÉRATURE

Les Soliloques du Fauré (Jean Ric-tus), illustrations de Steinlen 3 30 3 50
Les Cantilènes du malheur